

Thasos qui présente la particularité – à ce jour unique en contexte domestique – de supporter un décor à ordres multiples (voir la restitution fig. 136, p. 121). Dans une première annexe (p. 171-180), T. Kozelj et M. Wurch-Kozelj reviennent sur la restitution architecturale du nymphée et proposent une anastylose graphique assise par assise, suggérant aux autorités locales diverses solutions de mise en valeur des vestiges. Dans une seconde annexe (p. 181-196) sont exposés les aspects techniques relatifs au sciage des marbres anciens et à leur emploi à la fin de l'Antiquité. La présentation de l'état des lieux des vestiges et de leurs interprétations, celle des éléments d'architecture et de décor par le biais de descriptions, d'illustrations et de photographies, les études comparatives puis les propositions de restitution s'enchaînent avec rigueur et logique. Les auteurs sont parvenus, malgré l'absence de plans de chute, à replacer en élévation la quasi-totalité des blocs d'architecture retrouvés lors des fouilles de 1964 et 1981. La restitution de l'agencement des architraves et de colonnes de différentes hauteurs dans le niveau supérieur du nymphée (fig. 136) peut dans certains détails surprendre, mais la démonstration argumentée est convaincante. La grande qualité du dossier iconographique amène à regretter que les blocs d'architecture et de décor ne soient pas systématiquement représentés par des vues géométrales dessinées, l'usage de photographies étant susceptible de fausser l'interprétation. Ainsi en est-il des photographies des plaques de marbre quadrangulaires formant des parapets (fig. 49, 51, 54, 55, 57) qui auraient pu être redressées ; en l'état – et si n'était en vis-à-vis leur représentation graphique – ces photos laissent penser que leurs formes étaient trapézoïdales. Enfin, puisqu'un modèle 3D numérique a été réalisé pour les façades de la cour et les volumes du nymphée, une vue restituée à hauteur d'homme, plus réaliste quant à l'effet produit par le nymphée dans la cour que la vue cavalière proposée (fig. 136), aurait pu être ajoutée à cette documentation graphique au demeurant déjà très complète. Ce dossier qui réunit les études monographiques et archéologiques d'une maison, d'un nymphée et de leurs éléments de décor en marbre, supportées par des synthèses fournies, offre une documentation exemplaire qui guidera la réalisation d'autres monographies à venir, à Thasos et ailleurs.

Pauline PIRAUD-FOURNET

Hervé BARBÉ, *Hébron 1119. L'invention du tombeau des Patriarches*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2017. 1 vol. broché, 16 x 25 cm, 121 p., ill. n./b. & coul. (LOCUS SOLUS, 4). Prix : 20 €. ISBN 979-10-351-0022-3.

La collection « Locus Solus », aux Éditions de la Sorbonne, consacre son quatrième numéro à une sépulture pour le moins prestigieuse puisqu'il s'agit de celle attribuée aux Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et à leurs femmes Sarah, Rebecca et Léa. L'ouvrage, adressé à un public large et éclairé, explore l'histoire de la (re)découverte de ce tombeau souterrain sur lequel s'élève aujourd'hui l'édifice majestueux qui matérialise son emplacement au cœur de la vieille ville d'Hébron, point de convergence des trois grandes religions monothéistes. Hervé Barbé, archéologue au service des Antiquités d'Israël et associé au Centre de recherche français de Jérusalem (CRFJ), traite le sujet de manière claire et détaillée, avec pour objectif d'emmener le lecteur sur les traces de ces illustres reliques tapies dans le sous-sol de

l'un des monuments les plus vénérés de Terre Sainte. Ce livre condense ainsi les connaissances relatives au tombeau depuis son invention en 1119 jusqu'à nos jours, recoupant découvertes archéologiques, mythes, histoires et anecdotes diverses qui en constituent la trame. L'occasion nous est donc donnée de suivre, page après page, le cheminement de cette investigation passionnante. Le livre comprend cinq chapitres accompagnés de plans, de croquis et de photographies d'archives qui illustrent parfaitement la progression de l'enquête. Le premier chapitre dresse d'abord les caractéristiques générales de l'édifice, dont le périmètre attribué au règne de Hérode le Grand (37 – 4 av. J.-C.), constitué de ressauts à plan incliné séparés par des pilastres, présente des parentés avec le site de Mambré, situé 3 km plus au nord, et le temple de Jérusalem. Peut-être aurait-il fallu évoquer brièvement, à cette occasion, les travaux de S. Gibson qui soulèvent la question de la datation de ce procédé constructif utilisé dans la façade sud de l'atrium du Saint-Sépulcre constantinien (326-335) actuellement situé à l'intérieur d'une propriété russe orthodoxe. D'après ces vestiges, le chercheur israélien déduit que le tombeau des Patriarches, comme celui du Christ et l'enceinte de Mambré, sont des constructions paléochrétiennes inspirées de l'ancien temple juif. Si l'hypothèse paraît aventureuse en ce qui concerne le *Haram el-Khalīl/HaMachpelah*, les fouilles archéologiques en cours sur le site de Mambré, sous la direction de Vincent Michel, montrent que l'enceinte comprend plusieurs phases de construction dont certaines sont incontestablement à placer au cours de la période protobyzantine. Hormis deux blocs à plan incliné dont le module est identique à celui employé dans la sépulture des Patriarches, les autres pourraient en effet bien être des imitations postérieures. Affaire à suivre... Le texte autour duquel est tissée la trame de l'ouvrage, présenté au chapitre 2, a pour titre *Traité de l'invention des saints Patriarches Abraham, Isaac et Jacob*. Rédigé vers le milieu du XII^e siècle, soit une vingtaine d'années après les faits relatés, il nous est parvenu sous forme de trois copies dont la plus ancienne, dite de Leyde-Tournai, n'est pas antérieure au XIV^e siècle. Les plus récentes, réalisées d'après un manuscrit de Tournai, datent du XVII^e siècle. Il conviendra donc de rester précautionneux à la lecture de ces versions ultérieures, mais cela n'entame pas le propos de l'auteur dont l'objectif consiste à relever les indices relatifs à l'organisation du sous-sol du monument. L'inventaire des témoignages médiévaux, au chapitre suivant, égrène les précieux renseignements livrés par quelques privilégiés juifs, musulmans ou chrétiens, parvenus à pénétrer à l'intérieur de ces espaces souterrains. Avant cette énumération, un bref aperçu historique sur l'état des connaissances de la sépulture à une période antérieure au XII^e siècle eût été appréciable, car le lecteur non averti pourrait croire que la redécouverte du souterrain s'effectue seulement en 1119, au terme d'une longue période d'oubli. Or nous savons notamment par les sources littéraires qu'un siècle et demi avant l'*inventio* latine, l'existence des tombes de la famille patriarcale était bel et bien présente dans les esprits. Le récit d'un certain Muḥammad b. Muḥammad b. Aḥmad b. Mālik, Abū Bakr al-Iskāri (964) relate par exemple la façon dont il est parvenu à pénétrer dans le souterrain à la faveur de l'hiver, en soudoyant le gardien des lieux. Il y raconte sa descente par un escalier de soixante-dix marches jusqu'à la cave sépulcrale contenant les tombeaux d'Abraham et d'Isaac, mais lorsqu'il se retourne vers les sépultures des femmes, une voix surgie de nulle part l'exhorte à sortir du lieu instamment. Cet épisode, relaté dès la seconde moitié du X^e siècle, semble à l'origine du récit repris

entre la fin du XII^e siècle et le début du XIII^e siècle par 'Ali al-Harawi et dont la même tradition réapparaît à la fin du XVII^e siècle. Vient ensuite le temps des archéologues. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'intérêt légitime des savants occidentaux pour ce monument d'exception se heurte à l'interdiction qui leur était faite d'y pénétrer. Progressivement, cependant, les premières études accompagnées de plans et de croquis sont réalisées. Parmi elles, la monographie des pères dominicains Vincent et Abel publiée en 1923 demeure à ce jour la référence absolue. Le souterrain reste néanmoins inaccessible, obligeant les chercheurs à des restitutions hypothétiques fondées sur les textes anciens et sur ce qu'il leur était possible d'observer depuis la surface par un regard dont l'emplacement au nord-ouest de l'ancienne église devenue mosquée est marqué par un baldaquin mamelouk. Le point culminant de l'ouvrage survient lorsque, après avoir suivi chaque étape de la découverte du mystérieux tombeau, le lecteur est soudain confronté au réel : les premières photographies parues en 1976 à l'occasion d'un article signé de la main du chef de l'état-major de l'armée israélienne, Moshe Dayan, suite à une exploration insolite réalisée au lendemain de la conquête d'Hébron. Il s'agit de l'épisode fameux de la fille du chef des services de renseignement intérieur du district de Jérusalem, alors âgée de 13 ans, introduite en pleine nuit dans l'étroit regard mentionné plus haut afin de documenter l'espace souterrain. Plus tard, un virage décisif s'opère suite à une fouille clandestine réalisée par des pilleurs israéliens en 1981. Ce forfait, resté impuni, donne lieu à l'organisation d'une mission d'expertise archéologique placée sous la responsabilité de l'Israélien Zeev Yeivin, et accompagnée des représentants de l'armée et du *waqf*. Pour la première fois, un plan, une coupe et de nouvelles photographies mettent en lumière ce réseau souterrain qui assurait le lien entre la surface et la tombe proprement dite, dont la forme est apparentée aux sépultures en puits de l'âge du Bronze. Saluons ici la sagacité de l'archéologue britannique Flinders Petrie qui avait livré, dans un compte rendu de l'ouvrage des pères dominicains, un croquis très proche de la réalité. Nous avons donc là un ouvrage de qualité qui combine la double démarche scientifique de l'historien et de l'archéologue à celle d'une véritable enquête policière. Cette publication originale permet de tourner à nouveau notre regard du côté du patrimoine exceptionnel de la ville d'Hébron qui pâtit, comme le soulignent à raison les belles pages de la préface de V. Lemire, du poids de ces illustres origines, du fardeau de son actualité sanglante et du prestige aveuglant de sa voisine Jérusalem.

Bertrand RIBA

Arne JÖNSSON & Gregor VOGT-SPIRA (Ed.), *The Classical Tradition in the Baltic Region. Perceptions and Adaptations of Greece and Rome*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2017. 1 vol. broché, 600 p., 48 fig. (SPUDASMATA, 171). Prix : 98 €. ISBN 978-3-487-15583-8.

Ce volume émane du réseau *Colloquium Balticum / Baltic Network*, qui rassemble des chercheurs de la région de la Baltique (principalement de Suède, Allemagne, Lettonie, Estonie, Lituanie et Russie) autour du thème de la réception de la culture classique dans ces régions, un domaine auquel les développements politiques de l'après-Deuxième Guerre mondiale ont longtemps mis un frein dans cette zone de